

morte. Nous avons prié ensemble. Oui!, et échangé quelques mots. Sa peine me semblait profonde. Il me raccompagna jusqu'à la chambre. Etait-il possible que cet homme accablé fut le chef d'une milice sanguinaire et en cause commune avec les allemands. Au temps de ce décès, Jeanne terminait ses études. Les élèves continuaient de travailler dans une relative tranquillité, car les alertes devenaient plus fréquentes, et les bombardiers lourdement chargés, faisaient de terribles dégâts, à Lyon surtout. Notre ville a toujours été épargnée; les élèves avaient peur parfois mais sans affolement, ce que je redoutais par-dessus tout. L'alerte qui dura près de trois heures et maintint les enfants au jardin fut une rude épreuve pour elles-mêmes, et leurs estomacs. Mais les enfants n'en étaient pas traumatisées, et leur appétit s'en trouvait décuplé. (Je n'avais pas osé pendant cette longue attente mettre les enfants au réfectoire: tout le monde pensait qu'une seconde vague d'avions allait surgir). Non.

Jamais, avec les élèves, professeurs et moi-même, ne faisait allusion aux crimes qui se multipliaient autour de nous, et les élèves ne nous en rapportaient aucun. De 43 à 44, une certaine gravité régnait dans la maison, dans son silence. Quelques parents appréciaient beaucoup ce calme où vivaient leurs enfants. Et chose curieuse, les externes revenaient très vite après le repas de midi. Tous ces crimes, toutes ces tortures que nous apprenions de bouche à oreille, mettaient tout le monde en état d'insécurité... Le silence paralysait. J'ai vécu les artifices dont on s'entourait dans la vie quotidienne pour se préserver d'attaques, de carnages imprévus.

Jeanne Brevet se maria dans notre paroisse au mois de juin 1944. Son oncle, Joseph Darmand conduisait la mariée, car elle avait perdu son père. Mon devoir me conduisait à cette messe. Quand j'arrivai à l'église, j'entre. Trois hommes puissamment armés me cernent! Abassourdie, comme pour me protéger, je fais un grand signe de croix, et je me désigne: la directrice du Sacré Coeur. Immédiatement on me laissa entrer. Mais je ne pus prier, considérant tous ces militaires bardés de mitraillettes, entourant la famille. La haute stature de Darmand se tenait près de la mariée. Le 6 juin, jour du débarquement en Normandie, s'engageait une bataille des plus meurtrière qui s'étendit à la France entière, sous forme d'affrontements horribles entre milice, allemands et Résistance française. Nous apprenions ces massacres plusieurs jours après les forfaits.

Un matin, la radio annonça la fermeture de toutes les écoles. Les trains n'assuraient plus leurs services. Prévoyant cette fermeture, avec leur peu d'essence, les papas s'étaient alliés pour véhiculer leurs filles. Cela se fit si rapidement que je n'ai pas eu le temps de préparer cette sortie. En quelques heures la maison entraînait dans le silence.

Une de nos anciennes m'écrivait un jour: «J'aime à revivre dans mes souvenirs l'atmosphère des années pendant lesquelles notre pensionnat était un havre de paix.» Ce havre de paix, je l'ai voulu, je l'ai entretenu malgré les restrictions de toute sortes qui nous étaient imposées. Mon coeur remercie l'élève qui me l'a écrit.

Année 1994. Les événements actuels entretiennent dans ma mémoire les souvenirs du Général Delestraint et de Joseph Darmand. Ces deux hommes aimaient la France.

Le Général est mort en déportation ignoblement tué par la Gestapo en 44. Darmand a été fusillé par la résistance française en novembre 45. Il est mort chrétiennement, et en gardant la conviction que nous devons collaborer avec l'Allemagne... Dans ma prière, je demande à tous deux de nous aider à construire une Europe amie telle que peut la réaliser l'union de la France et de l'Allemagne.